

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTEMENTS: Annonces: la ligne... Réclames... Faits divers...

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE...

ROUBAIX, LE 16 JUIN 1880

Table with 3 columns: BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental), 16 JUIN, 15 JUIN. Rows include 3 0/0 ex-coupon, 3 0/0 amortissable, 4 1/2 0/0, etc.

Table with 3 columns: Services particuliers, 16 JUIN, 15 JUIN. Rows include Act. Banque de France, Société générale, Crédit l. de France, etc.

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 16 juin. Change sur Londres, 4,85 7/8; change sur Paris, 5,18 7/8, 100. Café good fair, (la livre) 14 1/4, 14 1/2.

BULLETIN DU JOUR

Hier, à la Chambre des députés, il y a eu quelques paroles aigres-douces échangées entre M. Tirard, M. Cazot et M. Robert-Mitchell. Le plus clair résultat de ce débat a été, comme on le verra ci-après, de prouver une fois de plus que nos ministres persistent à se montrer aussi susceptibles envers la presse que les ministres des régimes antérieurs.

Celui qui est dit, il y a quinze ans, à M. Challemeil-Lacour, que sa nomination au poste d'ambassadeur à Londres ferait naître de telles critiques que son cas "occuperait le Parlement, est passé à ses yeux pour un de ces illués, de ces mystiques, dont il combattait alors les doctrines, dans une obscure revue philosophique. Et cependant, l'illumination aurait eu raison. Il était donné, en effet, à M. Challemeil-Lacour, comme on l'a vu hier, de soulever en 1880 à la Chambre des Communes une émotion aussi grande que celle produite en 1791, par l'envoi de l'ex-évêque d'Autun en Angleterre.

grata au peuple anglais. En feuilletant la collection d'un journal satirique lyonnais: la Comédie politique; en lisant les documents, d'une gravité exceptionnelle, accumulés samedi par la France nouvelle, sur la famille du nouvel ambassadeur, on comprendra le mobile qui a poussé M. O'Donnell à interpeller M. Gladstone. Non seulement nous ne reproduirons pas ces documents, mais nous nous refusons à en indiquer la nature et la portée.

M. Challemeil-Lacour est un adversaire politique, qui s'est toujours montré implacable envers les hommes et les choses que nous défendons, mais il a eu l'honneur d'être le représentant de la France à Berne. A ce titre, il a droit à notre silence. Nous ne saurions, en effet, nous résigner à porter atteinte à la considération de nos agents à l'étranger, la dignité de notre gouvernement devenant alors, Dieu merci! le patrimoine de tous.

C'est à ce sentiment élevé qu'a obéi M. Janvier de la Motte. Son premier mouvement a été, en effet, d'interpeller le ministre des affaires étrangères. L'honorable député de l'Eure, apprenant que la Chambre des Communes s'occupait de M. Challemeil-Lacour, s'est sagement et patriotiquement abstenu. Il n'a pas consenti à se faire l'écho, dans une Chambre française, aux susceptibilités du Parlement anglais. Cette réserve est d'ailleurs une leçon, dont nos gouvernants feront bien de profiter.

Le Times du 14 juin nous donne de bien graves nouvelles. D'après son correspondant de Calcutta, les troupes russes de Katakargan, de Samarcande et du Khokand sont dirigées en toute hâte vers Kashgar, par la raison que les Chinois ont déjà attaqué les postes avancés de la frontière à Kouldja. Les plus vives alarmes résonneraient dans le Turkestan russe. Une note du Nord, permettait de pressentir ce résultat; il y est dit: «On s'attend au pire à Saint-Petersbourg, et les mesures sont activement prises pour réprimer avec vigueur toute velléité du gouvernement chinois de résoudre par la force la question pendante. Enfin, la partie est engagée, et son dénouement, quel qu'il soit, exercera une large influence sur les rapports des puissances chrétiennes avec l'Empire du Milieu.»

viendrons. Nous nous souviendrons que c'est à l'incapacité de M. Ferry qu'a été due la capitulation et la France sa honte; nous nous souviendrons de cette administration déplorable du siège qui débuta par le gaspillage des denrées pour finir en janvier par la famine et par le massacre des gardes nationaux devant l'Hôtel-de-Ville. Cela n'est pas déjà si vieux que nous en ayons perdu tout à fait la mémoire, et quand Paris se leva farouche et sublime dans cette journée du 18 mars que l'on ne veut pas effacer, nul n'ignore que la grande cause de cette révolution fut l'indignation de la grande cité livrée sans avoir combattu. On peut dire hardiment qu'avec un autre homme à l'Hôtel-de-Ville la Commune eût été évitée.

Il sied donc que celui qui ne veut pas qu'on oublie la Commune soit celui qui l'a amenée. On oublie très vite dans notre beau pays de France, et si personne n'est jamais tout à fait oublié, personne n'est jamais non plus complètement oublié. Aussi j'entends M. Jules Ferry qui me répond en souriant: «Bah! on m'en voudra peut-être pour avoir repoussé l'amnistie. J'en serai quitte pour faire arrêter une demi-douzaine de Jésuites, et je reviendrai ensuite aussi populaire que Timothée Trimm.»

Il est certain qu'il n'y a guère moyen de résister à cela. C'est le sans dot du vieil Harpagon. En France, quoique fait un pied de nez au bon Dieu est toujours assez républicain, et l'on accepte tout d'un homme qui interdit des processions... «...Que nous oublions ce que Ferry nous a fait et que Ferry n'oublie pas ce qu'on lui a fait, cela est très naturel pour Ferry, mais ne laisse pas que d'être étrange pour l'histoire. Et, dans le cas actuel, il me semble que les collègues d'un ministre qui a si bonne mémoire devraient se contenter de lui répondre: «S'il est impossible de recevoir parmi nous les gens qui ont préparé le 18 mars, comment se fait-il que vous soyez ici?»

Les obsèques du Général Aymard

Les obsèques du général baron Aymard ont eu lieu hier matin, en l'église des Invalides. Nous avons donné, dans notre édition précédente, des détails très circonstanciés et très exacts sur la cérémonie. Cependant, il nous faut revenir sur certains détails.

A dix heures et demie, les troupes, dont quelques-unes avaient quitté leurs quartiers de grand matin, sont venus prendre place sur l'esplanade, dans l'ordre qui nous avons indiqué. Le long de la grille du palais deux bataillons de gendarmerie mobile se déploient de front, ayant à leur tête le général Jeannin-gros et le général Campenon. A gauche du monument, la rue de Grenelle et la rue St-Dominique, les 82^e, 113^e, 124^e, 83^e, 39^e et 130^e régiments de ligne commandés par les généraux Cloux, de Launay et Mangin; la garde républicaine, les sapeurs-pompiers et le 23^e bataillon de chasseurs sous les ordres du colonel Paris se rangent faisant face aux 3^e et 6^e cuirassiers.

MM. Maguin, ministre des finances, et Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, sont seuls absents. A midi, le maréchal de Mac-Mahon, en grande tenue, fait son entrée. Sa place est marquée immédiatement derrière les ministres; ceux-ci cependant s'écartent et cèdent le premier rang au héros de Marsénil.

Nous remarquons encore dans l'assistance, Mgr le duc d'Aniane, en uniforme, le général de Galliffet, M. Léon Say à la tête de la députation du Sénat; MM. Calmon, Henri Martin, Borhémiémy-Saint-Hilaire, Berthoud, le bureau de la Chambre et quelques députés, parmi lesquels M. Paul de Cassagnac, M. Andrieux, préfet de police accompagné de M. Cambon, secrétaire général, les généraux Billaut, Lefebvre, Lewal, Schmitz, Lallemand, Ragnon, Houssou, Durand de Villiers et d'Andilly; les attachés militaires des puissances étrangères, etc., etc.

M. le commandant de Montfort, conduisant la Société fraternelle des officiers retraités, sont en tête du catafalque. Aux quatre coins, MM. le général Borel, l'amiral Thomasset, le général Clinchant et le général Gresley tiennent les cordons du drap noir.

Enfin, dans la nef, les députations sont rangées dans l'ordre suivant: La cour de cassation, en robe; l'Ecole polytechnique, le conseil d'Etat, l'Ecole de médecine et de pharmacie militaire, le tribunal de première instance, la cour des comptes, la cour d'appel, le tribunal de commerce, etc., etc.

Il était représenté encore, par une députation, la Société fraternelle des officiers retraités, membres de la Légion d'honneur, composée de son président, M. Verhier; son vice-président, M. Lafont; deux de ses présidents d'honneur, MM. d'Hugues et Hanriot Berlier; trois conseillers, MM. de Mortin, Hignault et Longlay. Une députation de la Société de secours mutuels des ex-militaires, représentées par M. le commandant Chassin, vice-président; M. le colonel Charpentier, secrétaire-général; M. Maurene, secrétaire-général suppléant; M. le capitaine Saffet, trésorier, etc., etc.

brillamment par les cavaliers de la garde républicaine, et sur leur passage les curieux s'arrêtent, surpris de voir les magistrats en robe dans de simples «locatis». La simplicité de ces équipages fait avec l'appareil militaire qui les entoure un singulier contraste et provoque de justes critiques.

LES INVALIDES AU TROCADERO Sur l'esplanade, une partie des troupes prend la tête du char, l'autre partie se range derrière le cortège des invités. On traverse l'esplanade pour se diriger vers le cimetière de Passy, par le quai d'Orsay, le pont de l'Alma, l'avenue du Trocadéro et le rond-point du Trocadéro.

Le convoi s'avance dans l'ordre suivant: la musique de la garde républicaine, les brigades Paris et Mangin, l'artillerie, la brigade de Launay, le char, les brigades Cloux, Ney et de Klerand ferment la marche. Au rond-point du Trocadéro le char s'arrête à l'angle de la rue Franklin.

Voici l'ordre de la marche des troupes: Musique de la garde républicaine; Une brigade de 9^e dragons; Le général de Colombe, gouverneur de Paris par intérim et son état-major; Le colonel Paris; La garde républicaine à pied; Les sapeurs-pompiers; Le 23^e régiment de chasseurs; Le général Janningros; Les 12^e et 130^e de ligne; Le 12^e régiment d'artillerie, sous les ordres de Mgr le duc d'Anenou; Le général Campenon; Les 39^e et 113^e de ligne; Le général Cloux; Les 87^e et 88^e régiments de ligne; Le général Charton; Les 9^e et 8^e régiments de dragons; Le 3^e et 6^e régiment de cuirassiers.

A trois heures un quart, le convoi se remet en marche escorté cette fois par la gendarmerie mobile, et remonte vers le cimetière. En passant devant la maison du docteur Pascal, nous apercevons à une fenêtre le citoyen Humbert. AU CIMETIERE Le cercueil est déposé dans un caveau provisoire, à l'extrémité gauche de l'allée principale, et après les prières dites par M. l'abbé Cassin de Floyrac, M. le général Lallemand s'avance vers la fosse et prononce l'éloge du général.

tion de la majorité présidée par M. Devès, un malin qui guigne le portefeuille de M. Coustant, et qui ne serait pas fâché de lui ménager un échec, on peut être sûr qu'elle opinerait comme le centre gauche du Sénat.

Les renseignements qui circulent à l'ouverture de la séance sur le conseil des ministres tenu dans la matinée, sont, au surplus, de nature à entretenir ces dispositions de la gauche républicaine. Le conseil, disait-on, était toujours décidé à prendre l'initiative afin de conseiller à M. Jules Grévy de gracier tout ce qui reste de condamnés à Nouméa ou à l'étranger, mais il ne voulait pas assumer, du moins en ce moment, devant les Chambres, la responsabilité d'une nouvelle proposition d'amnistie.

Dans ces conditions l'initiative de cette proposition incombait d'autant plus aux groupes avancés de la gauche qu'ils ont décidé depuis 48 heures de se substituer au Gouvernement dans le cas où celui-ci ne voudrait pas se départir de son attitude expectante; cependant, sur le conseil de M. Gambetta, ils auraient ajourné leur résolution jusqu'après le ballottage qui doit avoir lieu dimanche prochain dans le 20^e arrondissement. Il suffit, du reste, de lire la République française de ce matin, pour apprécier les motifs de cet ajournement qui, en permettant aux électeurs du quartier des quinze-vingts de prouver leur respect de la légalité, serait pour le cabinet un motif de se prononcer sans hésitation cette fois en faveur de l'amnistie plénière.

Le ministre de l'opportuniste a, sans doute, de bonnes raisons pour supposer que Trinquet ne sera pas élu dimanche, mais est-il aussi certain que le Gouvernement en prendra occasion pour proposer l'amnistie immédiate, c'est-à-dire avant le 14 juillet? Il n'a garde de s'expliquer sur ce point pourtant fort intéressant pour le groupe Louis Blanc, et cela par la bonne raison que son patron ne veut pas que l'amnistie puisse absorber la première fête nationale célébrée par les républicains.

Je vous en ai exprimé hier les raisons et je n'y reviendrai pas. Aussi quand M. Gambetta se prononce pour l'amnistie, joue-t-il, suivant sa coutume, le jeu opportuniste. Il engagera ses amis à la voter à la condition qu'elle ne puisse dégrader en rien ses projets; c'est pourquoi elle n'aurait chance de prévaloir qu'à la session d'automne. Naturellement la République française affectera d'être désolée de ce retard et M. Gambetta s'en layera les mains, mais pour qui sait le dessous des cartes et M. Clémenceau notamment est du nombre; il n'aura trompé personne.

LETTRE DE PARIS

de notre correspondant partiulier Paris, 15 juin 1880. L'amnistie, les dégrèvements, le traité de commerce, continuent à tourner dans le même cercle, c'est-à-dire que nos gouvernements hésitent plus que jamais avant de prendre une résolution. L'amnistie aurait perdu deux voix au sein du conseil des ministres, affirmant les Débats, par suite de la résolution prise hier par le centre gauche du Sénat.

Il faut bien qu'il y ait eu quelque chose comme cela, car les radicaux et leurs organes, si patelins depuis dimanche, se sont remis à attaquer le gouvernement et le Sénat. Il est du reste certain qu'avant de se réunir les sénateurs du centre gauche ont fait une démarche auprès du président de la République pour l'informer que, dans l'état des esprits à la première Chambre, l'amnistie n'y obtiendrait pas cent voix en séance publique. Ces détails, bientôt connus au Palais-Bourbon, ont suffi pour calmer l'ardeur factice de nombre de membres de la gauche, qui ne s'étaient déclarés partisans de l'amnistie que parce qu'ils croyaient être dans le mouvement gouvernemental. Aussi, si l'on consultait, à l'heure actuelle, la frac-

FEUILLETON DU 17 JUIN

- 21 -

LA MAIN COUPÉE

PAR F. DU BOISGOBEY. CHAPITRE III

Ce Madgyare ne ressemblait pas du tout à un docteur. Il portait d'immenses moustaches et des favoris énormes, et il aurait fait très-bonne figure à la tête d'un escadron, casque en tête et sabre en main. On se demandait en le regardant pourquoi sa redingote n'était pas ornée de brandebourgs et pourquoi il n'avait pas mis d'éperons à ses bottes.

C'était cependant un vrai médecin, fortement diplômé dans plusieurs universités allemandes et polonoises. Il n'exagérait plus parce qu'il avait de la fortune, mais il ne refusait jamais ses soins à qui les lui demandait, et il les donnait toujours gratuitement.

Aussi était-il fort en vogue parmi les dames du demi-monde et il ne les fuyait pas, quoiqu'on ne lui eût jamais connu de liaisons irrégulières depuis plusieurs années qu'il s'était fixé à Paris. — Bonjour, docteur. Vous venez voir vos malades au skating, lui cria Berthe. C'est gentil ça. Indiquez-moi donc un remède contre la migraine.

M. Villagos avait commencé par donner à Maxime une vigoureuse poignée de main, et après avoir échangé quelques joyeux propos avec ces demoiselles, il lui prit le bras en lui disant à l'oreille: — Venez donc, cher monsieur, que je vous montre une merveille.

C'était la première fois qu'il en usait si familièrement, et le neveu du banquier fut sur le point de se dégager poliment, mais il réfléchit qu'il lui serait facile de rejoindre ces dames un peu plus tard et il se laissa emmener. — Une merveille? demanda-t-il. Ici, c'est assez rare. — Je n'exagère pas, vous serez de mon avis quand vous aurez vu cette femme.

Il chercha des yeux la personne qui excitait à ce point l'admiration de M. Villagos, et il aperçut dans le lointain une femme évoluant sur des roulettes avec une facilité étonnante. D'autres l'avaient remarquée. Des groupes s'étaient formés au bout du promenoir pour suivre ses tours de plus près.

Elle exécutait les figures les plus difficiles, tournant sur elle-même comme une valseuse, puis tout à coup partant à fond de train et s'arrêtant court pour se remettre à dessiner sur le parquet les arabesques les plus compliquées. On l'applaudissait, et ces encouragements l'exaltaient sans doute à déployer tous ses talents, car elle ne s'éloignait pas de ses admirateurs. — C'est très curieux, dit ironiquement Maxime, et cette demoiselle me paraît être de première force. Elle aurait beaucoup de succès dans le Prophète, à l'acte où on patine sur la scène.

Mais je vous avoue que je ne suis pas très compétent pour apprécier son mérite. Je n'entends rien à l'art dont elle fait profession. J'ai essayé une fois et je suis tombé à la première glissade. — Ce n'est pas son adresse, c'est sa personne que je tiens à vous signaler. D'ici, vous n'en pouvez pas juger. Attendez avant de déclarer que je me suis enflammé mal à propos.

Ce ne sera pas long, car ma merveille vient à nous. En effet, l'artiste en patinage avait tout à coup changé de méthode. Renonçant aux cercles, aux courbes et aux pas en arrière, elle s'était lancée en ligne droite, laissant son public la regretter et l'attendre au retour. Elle arrivait, rapide comme un oiseau qui vole, elle rasait le mur de bois qui encadrait l'arène et elle allait passer tout près de Maxime.

Elle passa, et il fut un éblouissement... C'était une grande fille, mince de taille et brune de peau, mince à la façon des guêpes, brune avec des reflets dorés. Maxime ne vit que ses yeux, des yeux immenses, des yeux qui brillaient comme deux diamants noirs. Elle le regarda, et avant qu'il fût revenu de sa surprise elle était déjà loin. — Eh bien, qu'en dites-vous? demanda M. Villagos. — Je proclame que vous aviez raison, s'écria Maxime. C'est une pure merveille et je ne comprends pas que je ne l'aie jamais

rencontrée. Il faut que ce soit la première fois qu'elle vient ici. Et si elle s'était montrée n'importe où dans Paris, on l'aurait déjà signalée. C'est un événement qu'une apparition comme celle-là.

Mais, dites-moi, que pensez-vous que puisse être cette beauté comme on n'en voit guère? Une Espagnole? une Italienne? une créole? A coup sûr, ce n'est pas une Parisienne. — Qui sait? On trouve tous les types dans votre pays. Cependant, je croirais volontiers que la dame est une de mes compatriotes. Nous avons à Paris des créatures qui lui ressemblent, et même des grandes dames.

Mais les grandes dames ne vont pas au skating. — Parbleu! je ne prends pas celle-ci pour une duchesse, et la preuve c'est que je vais l'aborder tout à l'heure. — Très bien. Vous me raconterez votre aventure, dit le Hongrois, en serrant la main de Maxime qui le laissa partir sans chercher à le retenir.

Maxime ne pensait plus qu'à la merveille. Il avait oublié le but de son excursion et même le bracelet qu'il portait au bras. Si son ami Vigory eût été là, il aurait bien ri de le voir abandonner sa grande entreprise pour s'attacher aux pas d'une princesse du patin. Elle continuait à filer comme un météore d'un bout à l'autre de la salle, allant, tournant et revenant avec une grâce et une légèreté sans pareilles. Maxime ne pouvait pas descendre dans

l'arène où elle évoluait, sous peine de s'exposer à des chocs désagréables, et pour lui parler, il lui fallait attendre qu'elle eût terminé ses exercices.

Mais il profita de sa situation de spectateur pour l'examiner tout à son aise. Il avait assez vécu pour avoir reconnu à la toilette d'une femme à quelle catégorie sociale cette femme appartenait, et sur ce point, il était à peu près fixé. L'inconnue devait être une irrégulière, ou tout au moins une indépendante. Mais, dans le demi-monde, il y a des nuances, et il s'agissait de classer cette étrange personne avant de lui adresser la parole.

Elle était mise avec goût parfait, élégante sans recherche exagérée, et détail caractéristique, son costume était fait tout exprès pour le sport qu'elle avait choisi ce soir-là. Toque fourrée, corsage juste, jupe courte et bottines en cuir fauve. En complétant cet équipement par un manteau doublé de martre zibeline et par un manchon, elle aurait pu patiner sur la Neva.

Les habitudes du skating ne font pas tant de frais pour prendre de l'exercice sur des roulettes. Maxime se persuada de plus en plus que la dame aux yeux de feu était une étrangère et que pour entrer en conversation avec elle, il faudrait y mettre des formes. — Pourquoi qu'elle parle et surtout qu'elle comprenne le français, se disait-il en s'acheminant tout doucement vers l'extrémité de la salle. Il savait que c'est là qu'on chauffe et

qu'on quitte les patins, et il ne voulait pas manquer l'instant où la merveille reprendrait le pied dans le promenoir.

L'aurait-elle remarqué? Il l'espérait un peu. Plus une fois, pendant qu'il la suivait des yeux dans son vol rapide, leurs regards s'étaient croisés. Une autre question, c'était de savoir si elle était venue seule et si un cavalier ne l'attendait pas pour la reconduire. — Ma foi! j'en suis sûr, dit le neveu du banquier, si je ne puis pas lui parler, je me sens capable de la suivre pour voir où elle demeure. Ce ne sera pas le moyen de retrouver ce soir la propriétaire du bracelet, mais je puis bien me donner quelques heures de congé.

Demain, j'irai chez Berthe Verrier, qui prétend la connaître, et je reprendrai la conversation que M. Villagos a interrompue. Ces sages réflexions l'occupèrent jusqu'au moment où il prit position près de la sortie des patineurs, celle qui donne sur la rue de Cléry.

Il était là depuis quelques secondes et il ne perdait pas de vue la dame qui continuait à sillonner le parquet, lorsqu'il entendit une voix grêle qui disait derrière lui: — Bonssoir, monsieur Maxime. — Comment! c'est encore toi, s'écria Maxime, en apercevant Georget, le petit groom du bureau, Georget qui n'eût attendu guère à rencontrer là. 4 suivre.